

« Je ne cherche pas la polémique pour la polémique »

écrit par Raphaël Pomey | 5 juillet 2022

Jonas Follonier, vous venez d'annoncer votre entrée au comité de ch-media, association de journalistes plutôt marquée à droite. Vous avez l'âme syndicaliste maintenant?

Pas du tout. ch-media (ndlr à ne pas confondre avec l'éditeur du même nom) est issu d'une scission avec impressum, qui est l'organisation principale des journalistes de Suisse romande et qui se définit elle-même comme un syndicat. L'association ch-media n'a pas de revendications de gauche et ses membres ont l'âme indépendante.

Mais concrètement, que peut une telle association, plutôt vieillissante, face à la force du nombre des journalistes de gauche?

Fédérer les membres qui croient à un journalisme diversifié, curieux et sérieux. Mais aussi favoriser les bons conseils des anciens, et nous permettre le bonheur de nous retrouver entre confrères sans le vivre comme une communion entre «gens bien». Nous ne nous prenons pas au sérieux à titre individuel; nous ne prétendons pas non plus avoir inventé le journalisme, mais préférons les moments de réflexion et de légèreté. Notre association délivre cependant des cartes de presse au même titre qu'impressum, sur la base de critères similaires.

Vous jugez vraiment qu'il n'y a pas de diversité dans notre métier?

Si, il y en a. Il y a même beaucoup plus de journalistes originaux que l'on croit. On en trouve dans tous les titres.

Mais ils se sentent plutôt seuls à l'interne. De façon générale, les rédactions sont absorbées dans des modes, du prêt-à-penser et des façons de travailler qui se transforment en une forme de conformisme. Certains professeurs d'université ou artistes me partagent du reste le même genre de constats, et une impression de solitude les concernant, qui me préoccupe.

Vous-même, on ne peut pas dire que vous soyez ostracisé: vous êtes partout, et même à la télévision sur Léman Bleu...

Mais je ne me plains pas du tout, c'est autre chose que je dis. Je ne parle pas de moi, mais de l'état global du journalisme dans notre coin de pays et de l'évolution de cette vocation. Dans les grands médias, il n'y a plus beaucoup de «personnalités», à l'inverse de ce que l'on connaissait naguère. Et ce n'est pas parce que des démarches isolées comme celles du Regard Libre, de Bon pour la tête ou du Peuple existent et vont grandissant que cela signifie pour autant qu'il y a un équilibre. Mais qui sait, ça peut changer!

Vous êtes certes ouvertement de droite, mais très prudent sur les thèmes de société qui fâchent. C'est du calcul, de votre part?

Je ne me considère pas comme prudent, donc non il n'y a pas de calcul. Être nuancé, en revanche, est une question d'hygiène intellectuelle. Le récent essai de Jean Birnbaum, Le Courage de la nuance, m'a beaucoup parlé. Si une chose est vraie mais pas sexy, il faut la dire telle qu'elle est. Je ne cherche pas la polémique pour la polémique, mais dire la vérité ou exprimer des opinions implique parfois de créer des débats vifs; cela fait partie de notre métier.

En quoi la droite progressiste que vous incarnez diffère-t-elle réellement de la pensée de gauche, omniprésente dans les médias?

Il ne faut pas prendre le terme de progressiste au sens où on l'entend habituellement. On veut tous que demain soit meilleur qu'aujourd'hui et que l'on évolue vers une société meilleure. Pour certains, conservateurs ou même réactionnaires, cela passe par la préservation, voire par un retour à certaines idées ou pratiques. Revenir à une certaine autorité à l'école, par exemple, me semblerait certainement être un progrès.

Le Regard Libre a une ligne assez intellectuelle. C'est le bon pari pour remettre des idées de droite sur le devant de la scène?

Non (rires). Ce n'est pas suffisant, évidemment, et s'il n'y avait que nous, nous ne toucherions pas tout le monde. Notez que nous ne sommes pas contre la presse classique, mais que nous existons de façon complémentaire à cette dernière. Du reste, notre objectif est moins d'apporter des idées de droite dans l'opinion que de proposer des débats pluralistes, rendus difficiles par le wokisme ambiant, miroir du puritanisme américain.

Comment vous situez-vous par rapport à l'héritage chrétien, cher à nos lecteurs?

Je ne suis pas étranger à l'héritage libéral, et je pense que ce n'est pas par hasard si celui-ci a pu se développer au sein de la partie du monde qui était chrétienne. Le christianisme a placé l'être humain au centre des préoccupations politiques et c'est une des influences évidentes du libéralisme, avec les traditions grecque et romaine. Les penseurs des Lumières

avaient beau être contre les institutions religieuses, ils n'en étaient pas moins chrétiens de culture.